

Pourquoi nous aimons tant nos animaux



CHRONIQUE
Luc Ferry

N e parvenant pas à me passionner pour un gouvernement dont la durée de vie risque d'être aussi courte que les marges de manœuvre, un gouvernement auquel on aurait pu parvenir depuis deux ans dans de bien meilleures conditions, avec une majorité absolue à l'Assemblée en évitant une dissolution absurde qui met le pays sens dessus dessous, je m'en vais jouer avec le petit golden retriever d'un ami. Il comprend une bonne dizaine de mots (le chien, pas mon ami...), il suffit par exemple de dire « promenade » sans même le regarder ni élever la voix, pour qu'il coure vers la porte et vous regarde droit dans les yeux pour signifier qu'il attend bien qu'on tienne sa promesse. Son propriétaire, un peu délirant d'affection, m'affirme que si son « bébé » tombait dans la rivière, il n'hésiterait pas à plonger pour aller le sauver.

J'ai moi-même deux chats dont je dois avouer que je leur prête une attention qui dépasse souvent celle que j'accorde à la plupart des humains, et je ne peux m'empêcher de me demander si je ne suis pas moi aussi victime d'une espèce de « délire animaliste ». L'un d'entre eux, un adorable petit chat gris, passe l'essentiel de sa journée sur mon bureau et je me mets plus joyeusement à écrire quand il vient installer tranquillement ses deux petites pattes sur mon ordinateur en ronronnant à plein régime.

L'âge venant, je déteste tout ce qui peut ressembler au mal qu'on fait aux animaux pour s'amuser (ce qui ne vise pas les chasses « à l'ancienne », pour se nourrir ou pour se protéger, ni l'élevage respectueux des animaux : que je sache, les éleveurs ne se lèvent pas le dimanche matin pour aller martyriser

leurs bêtes dans le but de se distraire !). J'ai des amis chasseurs, d'autres passionnés de corrida et je me demande toujours ce qui les empêche de comprendre que les animaux sont des êtres sensibles, qu'adorer son chien et tirer sur une biche relève d'une espèce de racisme digne du Far West des années 1800, comme si le « sauvage » n'était qu'une cible, un être à exterminer pour se distraire, comme s'il ne souffrait pas, comme si ces bêtes qui protègent comme nous leurs petits, qui les nourrissent et les abritent n'avaient pas des mœurs sophistiquées.

« Il serait temps d'en finir avec les absurdités d'un cartésianisme qui réduisait de manière stupide les animaux à des "machines" dénuées d'intelligence et d'affectivité »

Pourquoi cette schizophrénie alors que nous aimons tant nos animaux domestiques ? Si l'on y réfléchit, nous les aimons, non seulement parce qu'ils nous aiment en retour, mais plus encore peut-être parce qu'ils ignorent la méchanceté. Ils ne sont que jeu et affection. Bien entendu, certains sont programmés pour chasser, mais ils le font pour vivre, pas pour s'amuser à blesser et à tuer. Quand ils ont peur, ils sortent les griffes pour se défendre, mais là encore, c'est bien normal. Pour le reste, contrairement à nous, ils ne connaissent pas la haine.

Dieu sait que j'adore mes enfants, mais je dois bien reconnaître que les colères font très tôt apparaître

tous les défauts dont sont capables les humains. C'est du reste ce qui rend l'éducation si indispensable : un petit d'homme mal élevé n'est qu'une bombe à retardement. Il suffit de regarder ce qui se passe dès l'école primaire pour le constater déjà chez les tout-petits, pour mesurer à quel point les enfants sont capables de cruauté dès qu'un des leurs affiche une différence, dès qu'il n'est pas habillé comme les autres, qu'il a un handicap ou qu'il est étranger, ce qui peut vite le transformer en bouc émissaire.

Rien de tout cela chez mon chat qui est dépourvu de la moindre volonté de nuire à qui que ce soit – si non aux souris et aux oiseaux que son cerveau est programmé pour chasser depuis des millénaires, non pour se divertir, mais pour survivre. Voilà pourquoi nous fûmes quelques-uns en 2014 à faire pression sur nos parlementaires pour qu'ils inscrivent un nouveau statut juridique de l'animal dans un droit civil qui le considèrerait encore de manière imbécile comme un « meuble » (*sic*!).

Pas de malentendu : il ne s'agit nullement d'humaniser l'animal, ni d'animaliser l'humain, c'est même tout l'inverse. C'est aux humains seuls que revient la capacité d'entrer dans l'univers de l'éthique. Nos devoirs envers les animaux, s'ils sont bien réels à mes yeux, ne les font pas pour autant entrer dans la sphère des droits de l'homme. Simplement, il serait temps d'en finir avec les absurdités d'un cartésianisme qui réduisait de manière stupide les animaux à des « machines » dénuées d'intelligence et d'affectivité. Les sciences du vivant nous disent aujourd'hui tout l'inverse, il serait temps qu'on en tire enfin les conséquences en créant par exemple un ministère du Bien-être animal. ■